

SECRETS DES VILLAS DU CAP D'ANTIBES

Nathalie Aguado





AMOURS COUPABLES À LA VILLA DU CAP

Rose-Marie Daniel était une jeune domestique qui entretenait une relation sentimentale avec un notable cannois, M. Bailly de Barberey. Dans les années 1860, à Cannes, leur liaison fut jugée scandaleuse par la doxa locale et le couple partit s'installer au Cap, loin des rumeurs.

La présence d'un notable dans un coin retiré en pleine campagne, loin de son milieu social et des mondanités, apparaît des plus insolites, surtout que M. Bailly de Barberey vivait auparavant dans un des quartiers huppés de Cannes. Son installation dans le quartier des Nielles pose donc question et invite à l'enquête. Heureusement, les éléments d'histoire et la généalogie permettent d'en apprendre suffisamment sur M. Bailly de Barberey et sa domestique Rose-Marie Daniel et expliquent le pourquoi de leur déménagement.

M. Édouard Ferdinand Bailly de Barberey naquit en février 1809, il était le fils d'une famille aisée dont le père était officier de cavalerie du roi. Pour consolider sa fortune et celle de sa famille, Édouard épousa une femme bien dotée, de seize ans son aînée. Après le décès de son épouse en décembre 1867, l'homme se retrouva veuf à l'âge de 58 ans.

Rose-Marie Daniel, surnommée Rosine, naquit quant à elle en 1837 dans une famille d'agriculteurs de Levens. Alors qu'elle était domestique à Cannes, elle donna naissance en 1859, à une fille dite « irrégulière », c'est-à-dire née en dehors des liens du mariage. L'enfant était

celle d'un employé de cuisine, Louis Raybaud, qui travaillait dans la même maison qu'elle. Si le père reconnut l'enfant, il ne régularisa pas sa situation avec Rosine. Rapidement, il vogua vers d'autres lieux, en abandonnant femme illégitime et enfant pour devenir cuisinier sur des navires. De retour d'Égypte, il trouva la mort en 1862 sur la frégate Descartes.

Il n'est pas possible de connaître avec exactitude quand commença la liaison entre Rosine et M. Bailly de Barberey, mais il est presque certain que celle-ci débuta bien avant le décès de l'épouse de ce dernier. En effet, Mme Bailly de Barberey poussa son dernier soupir en décembre 1867 et le couple d'amants déménagea en mars 1868 ; moins de trois mois séparaient donc ces deux événements. Outre leur différence d'âge, Rosine avait 31 ans et Édouard en avait 58, la « bonne société cannoise » se scandalisait surtout du fait qu'un notable ait pris pour compagne une domestique. Ce fut dans ces conditions que le couple s'exila loin des critiques et du tumulte causés par leur liaison. En mars 1868, M. Bailly de Barberey signa l'achat d'une propriété rurale sur le Cap au 1093 boulevard du



Maréchal-Juin. La propriété était idéalement située pour la nouvelle vie de ce couple si détonant. Le quartier des Nielles ne comptait alors que quarante-neuf habitants qui étaient, pour la grande majorité, des agriculteurs, ce qui permettait ainsi au couple de s'isoler de la « bonne société ». D'ailleurs, M. Bailly de Barberey était le seul notable et rentier à y résider à cette époque.

Les deux parcelles qui composaient la propriété faisaient deux hectares et débutaient au chemin des Nielles pour s'étendre jusqu'au littoral. Bâtie dans la seconde moitié du XIX^e siècle par les Raybaud, une famille antiboise, la grande bâtisse dans laquelle s'installa le couple était entourée de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers, de quelques pins, mais également et surtout d'une maison d'habitation, d'un bâtiment d'exploitation, d'une écurie et d'une remise.

Même si la demeure semblait bien loin de l'apparence luxueuse des habitations que l'on pouvait trouver à Cannes, elle était suffisamment spacieuse pour susciter l'intérêt de M. Bailly de Barberey qui toutefois choisit de la moderniser. Une fois modifiée, elle apparut comme la seule propriété d'envergure du

quartier. Alors qu'elle était auparavant une propriété agricole à vocation d'exploitation, avec M. Bailly de Barberey, elle devint une élégante demeure. Un guide historique du XIX^e siècle écrivait à son sujet : « La villa la plus importante des Nielles est digne de fixer l'attention des étrangers. Exposition au midi, appartements spacieux, confort à l'intérieur, jardin promenade sur le bord de la mer, coup d'œil splendide, tel est sur de ceux qui pourront dire avec le poète de Mantoue : *Deus nobis haec otia fecit*. »

Rosine étendit rapidement son influence auprès de son amant. Elle imposa dans la nouvelle demeure quatre membres de sa famille : sa fille âgée de 13 ans, mais également ses parents, âgés de 60 et 62 ans et son jeune frère de 18 ans. M. Bailly de Barberey embaucha les trois adultes comme cultivateurs. Malgré une influence certaine, Rosine ne put empêcher l'ultime affront, M. Bailly de Barberey déclara à l'agent recenseur sa maîtresse et la fille de celle-ci comme ses « domestiques ». La revanche n'allait pas tarder.

Le récit étonnant et tumultueux de la vie de Rosine ne s'arrête pas pour autant ici. Entre 1870 et 1873, elle mit au monde trois enfants, qui furent tous déclarés de père inconnu. Ils

1. Un dieu nous a procuré ces loisirs.

s'appelèrent donc « Daniel », nom de famille de Rosine. Cependant, il ne fait aucun doute que la paternité revenait à M. Bailly de Barberey, d'autant plus que le garçon reçut deux prénoms de ce dernier : Édouard et Ferdinand.

Le 26 février 1875, après le décès de M. Bailly de Barberey, Rosine présenta un testament olographe daté d'août 1874 qui n'avait pas été enregistré au préalable et qui faisait d'elle la légataire universelle de son compagnon. Rosine reçut ainsi en héritage la vaste propriété du Cap, des titres et des liquidités.

À l'âge de 37 ans, Rosine, modeste domestique, se retrouva dans une situation financière aussi confortable qu'inattendue. Dans les actes administratifs, elle était désormais rentière. Par la suite, on peut constater qu'elle sut parfaitement gérer son patrimoine et avait le sens des affaires. Alors qu'en 1868, M. Bailly de Barberey avait acheté leur propriété pour quarante-trois mille cent francs, elle la revendit à la banque Rigal cent cinquante mille francs. Elle acheta ensuite plusieurs parcelles de terre en face de son ancienne villa pour un prix de vingt-cinq mille six cents francs.

L'histoire de la villa Bailly de Barberey ne s'arrête pas là pour autant. Les années passèrent et la villa se retrouva, après la faillite de la banque Rigal, remise en vente. Ce fut un consul « étranger » (que les Antibois connaissent bien) qui en fit l'acquisition. Eugène Mallet s'installait dans le quartier pour une retraite anticipée. La demeure entama ainsi un nouveau chapitre de son histoire.

M. Mallet la renomma villa Les Nielles, puis elle devint la villa du Cap. Avec M. Bailly de Barberey, l'ancienne bâtisse agricole avait été considérablement modernisée. La villa avait désormais une forme assez insolite et comptait dix-huit pièces, un grand jardin d'agrément, des bassins, une habitation de jardinier, une maison de ferme avec des écuries, une remise, un réservoir et des dépendances. Le jardin était planté d'arbres fruitiers, d'orangers et de vignes et possédait également un poulailler. Mais ce qui séduisit probablement le plus M. Mallet, ce fut sa

localisation en bord de mer, car l'homme était connu pour l'apprécier. Né en 1840, Eugène Mallet fut vice-consul à Andrinople en 1874, puis à Salonique en 1878, et exerça également ses fonctions à Roustchouk, Cadix et Corfou. Cette vie internationale et mondaine explique, sans aucun doute, le train de vie luxueux du personnage. Il possédait notamment un yacht avec un marin à son service, une voiture entretenue par un mécanicien et il employait jusqu'à six domestiques pour sa famille.

Pour vivre le plus luxueusement possible, il fit édifier son propre port en face de sa demeure et c'est grâce à celui-ci, aujourd'hui en ruines, que son nom n'est pas tombé dans l'oubli puisque l'endroit s'appelle Port Mallet (voir photo page ci-contre).

Après le décès de M. Mallet le 21 mai 1915, son épouse conserva la villa du Cap où elle vivait avec sa fille et son beau-fils, Pierre de Rougemont. La famille l'occupa jusqu'en 1937, puis la revendit à une société anonyme dont l'administrateur était un des fils du consul.

Par la suite, la villa fut abandonnée et finalement revendue en appartements. Aujourd'hui, une partie est toujours délaissée, en revanche, une aile a bénéficié d'une belle rénovation réalisée par l'agence Caprini & Pellerin. Les architectes décorateurs ont su moderniser la demeure sans en sacrifier l'authenticité.





LES ANTIPOFF À LA VILLA DU GOLFE

À la fin du XIX^e siècle, après les séjours de l'impératrice douairière de Russie, Alexandra Féodorovna, veuve du tsar Nicolas I^{er}, et celui de l'impératrice Maria Alexandrovna, la Côte d'Azur suscita un engouement croissant chez les aristocrates russes, certains se firent bâtir une villa au Cap.

En juillet 1898, Alexis Antipoff acheta une propriété rurale de trois mille m² située à l'angle du chemin du Tamisier et du boulevard du Maréchal-Juin. Il commandita une somptueuse demeure, la villa du Calme, aujourd'hui connue sous le nom de villa du Golfe.

L'homme était tuteur honoraire de la cour de Russie et conseiller privé du tsar. Le couple Antipoff, leur fille, Alexandrine, et leurs petits-enfants hivernaient à la villa avec une suite de sept employés. Leur prestigieux statut social était d'autant plus renforcé par la présence d'une institutrice russe qui instruisait les enfants à domicile.

En 1912, les ennuis commencèrent pour cette famille de nantis. Le conseiller tomba-t-il en disgrâce ? Officiellement, ce fut l'état mental d'Alexis Antipoff qui justifia l'intervention du gouvernement russe. « L'aliéné » fut placé sous la tutelle de proches du tsar qui vinrent spécialement de Russie pour prendre en main la situation et saisirent la villa qui fut vendue en adjudication, la famille renvoyée en Russie ne revit jamais le Cap d'Antibes.

Pour la somme de cent soixante-cinq mille francs, la propriété fut achetée aux enchères par M^{me} Giraud-Teulon, épouse d'un éminent professeur d'histoire et de philosophie qui la renomma villa du Golfe.

Cinq ans plus tard, en 1918, après son décès, sa fille, M^{me} Suzanne Ricard Cordingley, en hérita. Son époux, M. Cordingley, était un

artiste-peintre franco-britannique, particulièrement réputé pour ses marines.

En 1928, la propriété fut revendue à M. Arthur Hart-Synnot, un prestigieux général britannique en retraite. Héros de la Première Guerre mondiale, Arthur Hart-Synnot combattit vaillamment en Afrique du Sud, au Japon, à Hong-Kong, en Birmanie, en Inde et en Europe. Il fut même récompensé pour sa bravoure de la Croix de Guerre française et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Après son décès en 1942, son épouse garda quatre ans la demeure puis la revendit à une société civile immobilière.

Dernièrement, la villa a bénéficié d'une somptueuse rénovation du cabinet Caprini fi Pellerin et, hasard de l'histoire, serait à nouveau la propriété d'une famille russe.

